

CORBIN ET D'AUBECOURT

PAR
LOUIS VEUILLOT

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

1 volume in-12.....Prix : 50 cts

Il y a longues années, je me trouvais à la campagne avec quelques amis, dans un coin charmant de l'Alsace, au moment le plus fleuri de la belle saison, chez un homme qui nous offrait à tous la plus aimable hospitalité. On le nommait Théodore de Bussierre. Il avait l'âme pieuse, et le cœur très doux, l'intelligence vive et ornée; il était heureux. Après d'assez dures traverses, solidement établi sur sa terre, sans ambition, sans ennemis, cher à quiconque l'approchait, il s'occupait uniquement de faire du bien. Il écrivait des livres auxquels il souhaitait plutôt d'être utiles qu'applaudis; il visitait les pauvres, consolait les affligés, soignait les malades, rendait à Dieu et aux hommes ce qu'il leur devait. Sa vertu, aussi humble qu'active, dissimulait ses côtés austères, et son esprit sage et brillant étincelait de bonne gaieté comme son âme juste surabondait de bonne joie.

Ses hôtes se laissaient aisément mener à son humeur. Ils étaient jeunes, les les uns dans une situation faite, les autres sachant leur chemin et le voulant suivre. Nul grave souci privé ne troublait aucun d'entre eux, et il n'existait pas en ce temps-là de grave souci public. On eut quelques moments, sous Louis-Philippe, où pourvu qu'on n'y regardât pas de trop près, il semble que la société pouvait se rasseoir. Pour ma part, j'étais dans une verve de foi qui s'étendait jusqu'aux hommes. Je croyais à leur sincérité générale; je me persuadais qu'ils cherchaient tous la vérité, et qu'ils n'étaient divisés que par des malentendus où la discussion porterait enfin la lumière. Des fatigues qui attendent la vie, une seule encore m'avait elleuré, la fatigue physique; mais je la comptais presque comme plaisir. J'avais travaillé, je me reposais, et en me reposant, je rêvais de travailler davantage. J'étais comme un ouvrier de ville qui a pu sortir et se coucher à l'ombre sur l'herbe, et qui voit toute sa journée devant lui. Je jouissais de mon repos, je remerciais Dieu de me l'avoir donné si agréable et si parfait.

Véritablement, j'avais sujet de remercier! Théodore de Bussierre et les autres, et nos communes sympathies étaient autant de dons de la foi. Nous nous étions rencontrés dans l'Église. Partout ailleurs nous ne nous serions point reconnus, et cette douce amitié n'eût pu se faire entre nous. Or l'Église, à l'origine, n'était point sur nos voies. Il avait fallu que Dieu nous prit par la main et nous conduisit les uns et les autres, à travers tant de sentiers mêlés, jusqu'à ce point de rencontre. J'ouvrais les yeux sur ces belles trames que la Providence fait avec la vie humaine, nous ménageant de loin, avec une tendresse si sage, le soleil et l'ombre, l'œuvre et le repos; fixant partout notre chemin, nous laissant partout la liberté de choisir, se réservant toujours le droit miséricordieux de nous ramener quand nous nous égarons. Je considérais cette merveille, et j'éprouvais un continuel ravissement d'admiration et d'amour. Je voyais combien d'arbres Dieu avait plantés, combien de fontaines il avait fait couler, combien de maisons il avait bâties afin que rien ne me manquât sur la terre, et que, dégagé des entraves de la richesse, j'eusse néanmoins le nécessaire et le superflu. Sa justice me devait des phares et les avait prodigués; mais parce que je m'étais laissé un jour diriger par les phares, j'avais rencontré des oasis et des palais.

Dans l'oasis de Reichshoffen, autour de cet aimable Théodore, rien de dissonnant, rien de sombre. L'homme, la demeure, le pays, tout allait de pair, avec une harmonie exquise. De grands arbres, de vastes prairies, des vallons, des collines, des eaux transparentes, des ruines couronnées de vie; je ne sais quelle allégresse des choses qui semblait naître de l'allégresse des cœurs et qui, à son tour, la ravivait constamment. Il ne survenait aucun contre-temps, il ne pleuvait pas. S'il tombait parfois une ondée, c'est que le paysage changeait de parure et mettait ses perles. Ainsi tout souriait, même la pluie, et tout chantait, les oiseaux dans le jardin, les fleurs dans les herbes, les légendes dans les ruines, les enfants dans la maison, la paix dans les âmes. Et la pluie de perles était aussi une chanson qui n'interrompait point les autres chansons.

Quelle maison! Spacieuse, grave, magnifique; palais et ermitage. On y trouvait des tableaux, des collections, de beaux et bons vieux livres. La douceur du travail y était facile comme la douceur du repos. Mais le grand charme, c'était la causerie. L'on causait de tout, à perte de vue, non à perte d'haleine. Notre bonne fortune avait voulu que nous fussions tous assez causeurs, et ce pendant qu'il n'y eût point d'orateurs parmi nous. Quelquefois la causerie devenait conversation, jamais discours. Bussierre, qui savait mille histoires, et qui n'était jamais embarrassé d'inventer la mille et unième, s'indignait plaisamment lorsqu'on le laissait parler plus de dix minutes sans l'interrompre. Il n'avait pas souvent besoin de nous rappeler ce règlement, car ses fusées en allumaient toujours quelques autres. Rarement, néanmoins, tout le monde parlait à la fois.

C'est d'une de ces conversations qu'est né ce petit ouvrage.

On avait agité le pour et le contre sur les romans, et je m'étais prononcé en faveur de ce genre de littérature. J'avais au moins soutenu qu'il n'était nullement antipathique aux règles strictes de la morale et du bon sens, et que l'on pouvait intéresser et émouvoir même un lecteur français, sans aborder l'étrange, sans outrer les sentiments, en un mot, sans sortir de la vie commune ni de ses devoirs, et rien qu'en faisant tout marcher par les seuls battements du cœur le plus droit et le plus ingénu. Un peu poussé, j'avais ajouté qu'un auteur qui aurait seulement la fierté de borner son public, renfermerait l'aventure dans un salon, le drame dans un personnage, le personnage dans un monologue, et que ce serait assez pour dérouler une page émouvante du cœur humain. Madame de Bussierre me dit en riant qu'elle voudrait voir ce roman-là. Je répondis qu'elle le verrait si elle voulait en accepter la dédicace, et me voilà engagé.

L'engagement ne me pesait point. Je tenais mon sujet. C'était une des mille histoires de Bussierre, et je n'avais qu'à trouver les détails. Rien ne me semblait plus aisé. La situation toute seule, indiquée à l'imagination, produisait le drame, comme une graine déposée dans la terre produit la plante qu'elle contient.

En effet, dès le lendemain, je pus non pas lire mon roman, rien n'était écrit, mais le raconter à peu près. On jugea qu'il pourrait ne pas ennuyer, pourvu qu'il fût court, et l'on me conseilla de l'écrire. Seulement, les vacances finissaient.

Je l'écrivis néanmoins, plus tard. Le cher souvenir de Reichshoffen le préserva du sort peu regretté d'un certain nombre d'autres, dont j'avais alors la tête garnie, et qui sont morts avant de naître, étouffés par les soucis de la vie militante. Car si j'ai soutenu tant de polémiques, ce fut bien par ma volonté, mais mon goût me portait ailleurs. J'ai été journaliste comme le laboureur est soldat, uniquement parce que l'invasion l'empêche de rester à cultiver ses champs. Je ne tenais ni à recevoir ni à porter des coups, et les joies de ma carrière ne sont pas d'avoir été mis à l'ordre du jour pour quelque fait d'armes plus ou moins heureux, mais d'avoir vu parfois une pauvre petite fleur éclore dans mon courtill délaissé.

En relisant ce conte, vieux d'un quart de siècle, j'y ai retrouvé je ne sais quel souille qui, pour moi du moins, ranime

ce printemps, ces sourires, ces sérénités et jusqu'à ces pluies de perles dont les vacances de Reichshoffen devaient recevoir une parure aussi durable que mes jours. Hélas! que vingt-cinq années emportent de choses; que de fleurs périssent, que d'arbres succombent! Bussierre est mort, et longtemps avant qu'il mourût, sa main pieuse avait enseveli le plus saignant lambeau de mon cœur qui soit tombé sur les chemins d'ici-bas. Là où j'avais trouvé tant de joie, là j'ai rencontré le glaive qui fait d'inguerissables blessures; là où j'avais savouré des journées si douces, là même, quelques années après, s'est subitement éteinte une aurore qui était le tendre et charmant espoir de ma vie déjà entamée. Là, dans le ciel riant encore jusqu'à cette heure sordaine, je commençai à ne plus voir que les astres de la nuit, et je n'eus plus de fleurs à cueillir en ce monde que pour les jeter sur des tombeaux.

Cher Théodore! je sais que nous n'avons que des larmes d'un moment. Il est une Maison éternelle où la paix, le soleil et l'amour ne finissent pas. Vous habitez maintenant cette demeure du Père; les anges de ma vie vous y ont chanté la bienvenue, et vos prières s'unissent aux leurs pour m'en ouvrir l'entrée. Ainsi, ami, vous m'êtes secourable encore, et moi, je vous suis reconnaissant d'hier et d'aujourd'hui. Je veux vous donner cette marque de mon affection, toujours vivante comme la vôtre. Puisque ce petit ouvrage, né de vos entretiens, n'a point péri, je le dépose sur votre tombe, comme jadis, sur le cercueil de ma fille, vous avez effeuillé les roses blanches de vos jardins.

Et que de ces pages monte vers Dieu le même parfum de charité qui monta de vos fleurs!
Mai 1869

LE CIRCULAIRE 33

DU NORD AU MIDI DE L'ESPAGNE

PAR

J. DE BEAUREGARD

1 fort volume in-12.....Prix : 63 cts

AVANT PROPOS.

Depuis quelques années, compagnies de chemins de fer, dans le but très louable de faciliter les voyages, ou encore, j'imagine, dans celui d'allécher les clients et d'en augmenter le nombre, ont organisé, à prix réduits, des "voyages" dits *circulaires*, qui ramènent le touriste à son point de départ, après lui avoir permis de s'arrêter, soit à l'étranger, soit en France, dans toutes les villes de quelque importance situées sur le tracé de son billet.

An nombre de ces "voyages", figure, dans l'Indicateur particulier du P.-L.-M., le *Circulaire 33*, qui est affecté à la visite de l'Espagne.

En quittant Paris, le voyageur muni du dit billet descend dans le midi par la grande voie ferrée de la Bourgogne; à son gré, il pousse son excursion jusqu'à Marseille, ou bien il "bifurque" à Tarascon; il traverse la frontière, à quelques lieues de Perpignan, et longeant alors le littoral espagnol, il voit successivement Barcelone, Tarragone, Valence, etc.; pénétrant ensuite dans l'intérieur de la Péninsule, il fait halte à Séville, Cadix, Malaga, Grenade; puis il remonte vers le nord, et après avoir visité Madrid, Tolède, l'Escorial, Avila, Zamora, Burgos, etc., il rentre, par Bordeaux et Orléans, à Paris, où viennent enfin se souder les deux bouts de son *circulaire*. Ce billet spécial, s'il ne donne pas la facilité de visiter toute l'Espagne, laisse pourtant, comme on voit, la latitude d'en examiner de près la plupart des villes célèbres et intéressantes.

C'est ma visite à ces lieux justement renommés que je raconte dans les pages qui suivent. A défaut des indications pratiques que fournissent les *Guides*, — quand on a la chance d'en avoir un bon, — le lecteur y trouvera du moins quel-

ques impressions que je déclare sincères et que je garantis exactes: elles sont toutes, en effet, le résultat d'une observation attentive des personnes et des choses, prises et étudiées sur le vif. Après cela, il est superflu d'ajouter que je n'ai songé à faire oublier ni Théophile Gautier, ni aucun de ceux qui ont écrit, avant moi, sur ce pays enchanteur: cette prétention de ma part, serait aussi ridicule qu'impertinente. J'ai voulu simplement fixer le souvenir de ce que j'ai tâché de bien voir, et me ménager la joie de pouvoir dire: "Et moi aussi."

J'étais là; telle chose m'advint!

TABLE

AVANT-PROPOS I. En route; II. A la frontière; III. Barcelone; IV. Valence; V. De Valence à Cordoue.—La Manche.—Michel Cervantès; VI. Cordoue; VII. Séville; VIII. Cadix et Malaga; IX. Grenade; X. Madrid.—L'Escorial; XI. Tolède; XII. Avila; XIII. Salamanque, Zamora et Valladolid; XIV. Burgos; XV. Retour.—Dernières impressions.

LA

REVOLUTION FRANÇAISE

A PROPOS DU

CENTENAIRE DE 1789

PAR

Mgr FREPPEL

18ÈME ÉDITION

1 volume in-8°.....Prix : 60 cts

CANTUS ECCLESIASTICUS

PASSIONIS D. N. JESU CHRISTI

SECUNDUM

Matheum, Marcum, Lucam et Joannem

EDITUS

Sub auspiciis Sanctissimi Domini Nostri

PII PAPÆ IX

Curante sacrorum rituum congregatione

3 volumes in-4° rouge et noir.

Prix reliés.....\$4.00

Fasciculus I.

Chronista.

Fasciculus II

Continet verba Christi necnon Lamentationes Tridui sacri.

Fasciculus III

Continet verba synagoge necnon Præconum Paschale Sabbati Sancti,